

24 images

La vedette, la victime et le pédophile

Pierre Barrette

Bergman/Antonioni

Numéro 135, décembre 2007, janvier 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/18990ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barrette, P. (2007). La vedette, la victime et le pédophile. *24 images*, (135), 54–55.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La vedette, la victime et le pédophile

par Pierre Barrette

Elle était disparue depuis une semaine à peine et déjà l'événement avait suscité 247 reportages de télévision et articles de journaux un peu partout au Canada; c'est sans compter la radio et le Web, affolés eux aussi par ce fait divers en apparence plutôt banal qui s'est mis en plein cœur de l'été à occuper la part congrue de plusieurs bulletins d'information – en particulier ceux de TVA et de TQS, même si la SRC ne s'est pas fait prier pour couvrir extensivement la nouvelle. Au même moment, des inondations en Inde et au Bangladesh provoquaient la mort de milliers de personnes et créaient, selon les estimations, 19 millions de nouveaux sans-abri, catastrophe dont on a très peu entendu parler ici; et on pourrait aussi bien évoquer la prise en otage de la population par le gouvernement au Darfour, ou encore la situation des 500 000 Haïtiens parqués dans les camps de travail de la République dominicaine et dont les conditions de vie n'ont pas grand-chose à envier à celles des esclaves du XVIII^e siècle. De tels exemples de distorsion sont légion. Qu'est-ce qui peut bien expliquer que la disparition d'une fillette de neuf ans déclasse massivement en poids et en importance dans le traitement que l'on réserve à l'information les catastrophes naturelles, les guerres civiles, les questions de politique intérieure et internationale, mais aussi bien les réussites de la science ou les performances exceptionnelles de certains athlètes?

Plusieurs ont évoqué comme élément de réponse à la déferlante Cédrika la date de l'événement. Il est bien connu que l'été est considéré comme une période creuse en information, le degré d'activité étant à son plus bas au sein des institutions politiques, syndicales et autres; plusieurs journalistes sont eux-mêmes en vacances, les salles de nouvelles tournent un peu au ralenti, les gens en général regardent moins la télévision et lisent peu les journaux. Certes, voilà un facteur qui a dû contribuer à la couverture massive du malheureux événement: eût-il survécu au mois d'octobre, en pleine campagne électorale ou alors que bat son plein la saison des Canadiens, il y a fort à parier que les échos de Shawinigan se seraient faits plus discrets. N'empêche... Le seul exemple des sans-abri du Bangladesh et de moult autres phénomènes d'envergure qui se déroulaient en même temps suffit à bien voir que la sélection des nouvelles dépend de critères qui n'ont souvent pas grand-chose à voir ni avec leur ampleur, ni avec leur signification potentielle, encore moins avec leur impact sur le monde dans lequel nous vivons. Dans le cas de la télévision – la télévision commerciale surtout – qui nous occupe ici, l'importance que l'on accorde à la couverture d'un événement dépend en fait beaucoup plus de son pouvoir de séduction auprès d'un auditoire qui va en se raréfiant, et aux fins

de laquelle on n'hésitera pas à convoquer l'attirail lourd de tout ce qui fait depuis des années le succès d'autres émissions télévisées, nommément la fiction et la télé-réalité.

La victime et le pédophile

Qu'est-ce qui ressort en premier lieu de la disparition de Cédrika Provencher? C'est, il me semble, son caractère de fait divers exemplaire. Et qu'est-ce qu'un fait divers? Selon Pierre Bourdieu, «les faits divers ont pour effet de faire le vide politique, de dépolitiser et de réduire la vie du monde à l'anecdote et au ragot [...], en fixant et en retenant l'attention sur des événements sans conséquences politiques, que l'on dramatise pour en tirer des leçons ou pour les transformer en problèmes de société¹». Voilà bien de quoi il s'agit ici: évoquer un problème de société – la présence en notre monde de prédateurs sexuels, et parmi eux la pire espèce, les pédophiles – duquel il est péremptoire de tirer les leçons qui s'imposent: se prémunir de toutes les manières possibles contre ce danger des temps modernes. La figure du pédophile, avec ce qu'elle entraîne de répulsion pure, est peut-être la moins politique de toutes.

Les médias d'information n'aiment rien davantage que les victimes innocentes (voyez l'écho extraordinaire qu'ils donnent aux «invasions» de domicile et aux tueries spontanées, deux phénomènes somme toute assez marginaux) et les psychopathes: les

premières parce qu'elles ne peuvent qu'attirer une universelle sympathie, les seconds parce qu'ils ont le fantastique pouvoir d'incarner le mal radical, mal largement dégagé de ses racines sociales. Imaginez un instant le même drame avec en son centre non pas une fillette de neuf ans mais une adolescente de 13, qui de surcroît aurait déjà eu maille à partir avec l'autorité parentale; il n'y aurait tout simplement plus de nouvelle, plus rien à en dire, une non-histoire comme il s'en déroule des dizaines chaque semaine. Aucun soupçon ne pesant sur la fillette, dont on apprend de surcroît qu'elle était toujours souriante et prête à aider son prochain, les médias avaient en main tous les éléments pour l'élever au rang de martyr, et de jouer au maximum la carte de l'identification. L'affaire Cédrika s'est vite transformée en téléroman, bienvenu dans la mesure où les spectateurs en sont presque complètement privés durant la saison estivale.

La présence en creux du prédateur est encore plus importante, puisqu'elle ouvre la porte au suspense et à la spéculation, deux éléments centraux dans la construction subséquente du scénario qui tiendra en haleine le Québec tout entier pour le reste de l'été. Sans visage, sans identité, le mystérieux ravisseur – rapidement assimilé à l'homme qui cherchait son chien (on se croirait dans un roman de Simenon...) – en vient à incarner la somme abstraite de toutes les menaces qui

Depuis le 31 juillet 2007



pèsent sur *nos enfants* : traite des blanches, réseau international de vol d'enfants, enlèvement en vue d'une séquestration prolongée, toutes ces suppositions sont ressassées sans relâche, alors même que l'hypothèse du viol et du meurtre, largement plus plausible dès le début, est évacuée pour la simple raison que son évocation même contredit la perspective d'un *happy end* que tous attendent fébrilement.


La vedette et son public

Mais ce beau drame n'aurait jamais pris toute son ampleur sans l'intervention, quelques semaines après l'enlèvement, du journaliste Claude Poirier, dont la réputation de vedette s'est décuplée ces dernières années à la suite de la populaire série dramatique *Le négociateur* (on y relate les principaux « faits d'armes » de sa carrière) diffusée sur le réseau TVA. Ce dernier, dès le moment où il a été approché par les parents de Cédrika pour servir de médiateur entre de possibles informateurs et la police, s'est servi de son extraordinaire visibilité (il intervient dans les bulletins de TVA et à LCN, sans compter ses nombreuses collaborations à la radio) pour impliquer directement le public dans l'af-

faire. Dès lors, il ne s'est pas passé une journée sans que de « nouvelles informations » sur l'enlèvement ne fassent surface et déclenchent immédiatement au sein de la population une onde de réactions, qui tenaient souvent du pur délire. Il ne s'agissait donc plus tout à fait d'un fait divers, mais d'une sorte bien particulière de télé-réalité mettant en jeu deux des éléments incontournables de tout bon *show* de télévision contemporain : une vedette populaire et adulée, dont l'épaisseur médiatique est d'autant plus considérable qu'elle trouve des échos importants dans la fiction, et la possibilité pour le public d'intervenir directement dans le déroulement des « événements ».

L'aspect fortement convivial et rassembleur d'un tel dispositif, expurgé de surcroît de toute substance trop immédiatement politique, explique donc en bonne partie le « succès » de ce fait divers dans l'espace médiatique québécois. Quelque part dans le monde – mais cela est encore mieux si ça se passe chez nous –, tout à coup, surgit une catastrophe, un crime, un événement improbable, et le propre de ces incidents est qu'ils sont subits, imprévisibles, ils frappent sans prévenir des individus la plupart du

temps innocents. Ils ont aussi la caractéristique d'être chargés émotionnellement ; il est possible de recueillir le sentiment qui assaille ceux qui en sont les témoins ou les victimes et d'en transmettre l'émotion sur le vif. Il est extrêmement facile de générer une réaction unanime à de telles circonstances dans la mesure où elles n'appellent pas d'interprétation, pas de prise de position, qu'elles n'engendrent aucun débat ni controverse car leur signification est fixée une fois pour toutes. On ne peut pas être *pour ou contre* un enlèvement, pas plus qu'il n'est admissible de se ranger du côté de l'agresseur quand la victime est une fillette de neuf ans...

Le Québec presque entier a suivi, jour après jour et en direct, le déroulement de ces événements ; il a voulu une fin heureuse qui ne viendra pas. Et en lieu et place de l'impossible catharsis, nous aurons eu droit comme toujours au retrait progressif des médias : à partir d'un certain point en effet, plus un mot n'a été prononcé sur l'affaire, jusqu'à ce que règne un silence *plein*, c'est-à-dire le babillage ininterrompu d'autres faits divers, venus remplacer celui-ci pour de bon. 

1. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Paris, Liber, 1996, p. 59.